

Des clercs face au culte traditionnel des « saints guérisseurs » (XIX^e-XX^e siècles)

par Daniel SCHWEITZ*

Au même titre que les médecins, les instituteurs et tous les « esprits forts » des deux derniers siècles, quoique de façon moins franchement déclarée, les prêtres desservant les paroisses rurales ont compté au nombre des détracteurs du culte des « saints guérisseurs ».

En Berry notamment, de la fin du XIX^e siècle à la fin du siècle suivant, les ethnologues ont constaté l'effet de leur action sur la pratique du culte populaire des saints, qu'ils s'efforcent désormais de contrôler de plus près qu'auparavant. Pendant ce temps, l'évolution de ces derniers va dans le sens d'une laïcisation et d'une simplification croissante des usages (LAPLANTINE, 1979, p. 214), et même d'une certaine *folklorisation* et récupération à des fins touristiques pourrions-nous ajouter.

Les prêtres, concernés dans leur ministère par le culte local des saints guérisseurs, avec leurs tombeaux, leurs statues, leurs fontaines et leurs pierres, ont évidemment été embarrassés par des traditions qu'ils percevaient comme entachées de croyances peu orthodoxes, voire liées à des « superstitions » préchrétiennes. Cette *longue durée* des traditions populaires a été entrevue par différents auteurs, dont notre collègue Pierre Audin, dans le cadre de sa thèse (1978) et de ses publications sur les « fontaines guérisseuses » du centre et de l'ouest de la France.

Au début des temps modernes, si les formes populaires du culte des saints guérisseurs ont bien suscité l'hostilité ou tout du moins le scepticisme des protestants et de certains observateurs, tels François Rabelais (ca 1494-1553), Henri Étienne (ca 1530-1598) ou Jean-Baptiste Thiers (1636-1703), le clergé local y est, lui, resté parfois favorable. Ce dernier y a vu, au-delà de pratiques qui sont effectivement hétérodoxes au regard de la doctrine chrétienne, une démarche spirituelle recevable et qui a d'ailleurs été encouragée par le concile de Trente (BOUYSSOU, 1998, I, p. 379 et *sq.*).

Mais, au milieu du XVIII^e siècle, ce n'est déjà plus le cas de M^{gr} de La Rochefoucault, archevêque de Bourges, qui se veut, lui, porteur des *idées nouvelles*, et ne fait donc preuve d'aucune mansuétude à l'égard des cultes populaires de son diocèse. Ses successeurs à Bourges agiront de même, en interdisant le culte rendu à des saints dont l'existence leur paraissait déjà légendaire. Mais cette démarche cléricale se heurtera à une résistance sourde de ruraux sentimentalement attachés à leurs « saints guérisseurs », opposition qui, un temps, préservera les anciennes dévotions de l'anéantissement (DESPLACES, I, 1980, p. XIII-XIV).

Il n'en sera plus de même après la Première Guerre mondiale, dans des campagnes désormais travaillées par les idées nouvelles, véhiculées par les acteurs de la modernité et du matérialisme que sont les médecins, les instituteurs et les « esprits forts ». Les fidèles les plus âgés, et notamment en milieu rural, resteront néanmoins attachés aux pratiques du culte traditionnel des saints.

L'ethnologue Alban Bensa (1978, p. 231) a observé que, dans le Perche-Gouët de la seconde moitié du XX^e siècle, et dans le contexte d'une pratique religieuse qui diminue, le clergé « tente d'épurer la foi des derniers fidèles. Il combat les formes non orthodoxes de dévotion, [...] pour augmenter la qualité des chrétiens qui échappent à l'athéisme ambiant ». Mais nombre de leurs

*Archiviste-bibliothécaire de l'Académie de Touraine

fidèles souhaitent, simplement, perpétuer la routine des cultes traditionnels, ce qui oblige alors le prêtre à composer avec eux et à respecter, bien qu'à son corps défendant, certaines des pratiques hétérodoxes des traditions populaires qui subsistent dans sa paroisse.

Ce compromis entre le dogme clérical et les pratiques des fidèles les plus attachés à leurs traditions locales a encore pu être observée par l'historien Marc Bouyssou, à l'occasion de sa participation à une série de pèlerinages traditionnels organisés dans les diocèses de Blois et de Chartres, autour des années 1970. Ce dernier a évoqué à plusieurs reprises, devant l'auteur de ces lignes, le souvenir de ces prêtres s'absentant un moment, durant la messe, afin de laisser à certaines fidèles, des femmes âgées, le temps de pratiquer des dévotions qu'il aurait jugées peu orthodoxes : attouchements ou frottements de la statue, application de morceaux d'étoffe ou de rubans, etc.

Alban Bensa (1978, p. 233) note également que les pouvoirs de guérisseur attribués par la tradition populaire aux prêtres vont bientôt être rejetés par nombre d'entre eux. Ils chercheront alors à dégager leur pratique cléricale de traditions pourtant inscrites dans la *longue durée* : récitation des évangiles aux saints, recommandation des enfants à ces derniers, bénédiction des « sources guérisseuses », etc.

Cette réticence du nouveau clergé sera évidemment confortée par les orientations du concile Vatican II (1962-1965), qui amèneront les prêtres modernistes à se sentir déchargés du *pouvoir thérapeutique* qui leur était communément affecté par la tradition populaire. Comme le souligne François Laplantine (1978, p. 172-173), en cherchant à atténuer l'aura des saints guérisseurs locaux sur leurs ouailles, ces prêtres vont jouer un rôle essentiel dans la désuétude des pratiques qui entouraient traditionnellement leur culte, avant de les amener à une disparition complète.

À y réfléchir, on peut certainement compter ces clercs au nombre de ceux qui vont contribuer à l'effacement du sentiment religieux dans les couches populaires, au cours de la seconde moitié du XX^e siècle.

Du fait de leur impact sur la matérialité des pratiques de dévotions populaires, c'est en faisant disparaître la statue du saint guérisseur aux yeux de ses fidèles que le clergé peut parfois tenter de réduire, voire de faire disparaître, une dévotion regardée comme condamnable et qui n'aura plus, alors, de support matériel tangible (NOTTER, 1981, I, p. 162).

La pratique est ancienne et a parfois été appliquée de façon radicale. À Jars (Cher), une statue de la Vierge, d'ailleurs fort dégradée par cette pratique, faisait l'objet de grattages de la part de ses fidèles, qui mélangeaient la poudre de pierre tirée de cette opération à du vin, afin de guérir de la fièvre ou d'autres maladies. Pour faire disparaître cette pratique de dévotion regardée comme hétérodoxe par l'archevêque, la tête de cette statue sera enterrée et la statue remplacée par un tableau en 1738 (AUDIN, 1978, p. 458-459). On notera que cette décision s'appuie sur un article du droit canon, stipulant que ce genre d'objet du culte, lorsqu'il est mutilé, doit être « ôté prudemment et sans scandale » et placé « sous le carreau de l'église, ou caché sous terre en quelque endroit du cimetière » (REGOND, 2008, p. 19).

On en trouve un autre exemple particulièrement significatif, et assez bien documenté, à Gargillesse (Indre), où l'on vénéra longtemps une statue de saint Greluchon. Jacques-Marie Rougé (1931, p. 218) l'inscrit sur sa liste des « voyages » pouvant être pratiqués par les Tourangelles, en l'occurrence celles qui redoutaient d'être stériles ou étaient, pour le moins, en mal d'enfant.

Comme les grattages répétés des fidèles du saint avaient largement dégradé cette statue, le curé la reléqua avant 1830 dans un grenier. Les femmes qui venaient, parfois d'assez loin, demander au saint de les rendre fertiles, ne voyant plus dans l'église d'autre statue possible que celle du gisant de Guillaume de Naillac, ont alors reporté leurs pieux grattages sur ce dernier. La statue

réapparaîtra après 1860, avant qu'un nouveau curé ne la renvoie au grenier avant 1890. Les femmes se sont alors remises à gratter le tombeau du sire de Naillac, la poudre de pierre retirée du tombeau étant ingurgitée de la même façon que les raclures de bois de l'ancienne statue (SAINTYVES, 1932, p. 270 ; LABONNE, 1890, p.176).

Notons que, vers 1900, agacé par des pratiques qui affichaient une connotation sexuelle embarrassante, le curé de Gargillesse avait fait afficher dans son église un avis proclamant : « Il n'y a pas, il n'y a jamais eu dans l'église Notre-Dame de Gargillesse de statue, ni de pèlerinage d'un saint au nom grotesque », mais seulement le gisant de Guillaume de Naillac, pouvait-il ajouter. Les Berrichonnes en mal d'enfant ne tiendront pas compte de cet avis et refuseront d'abandonner leurs pratiques de dévotion à saint Greluchon (LAPAIRE, 1908, p. 16).

Notre collègue Jean-Mary Couderc (2014, p. 165-166) a lui aussi observé que certaines des cupules forcées dans les parois des églises ont été anciennement rebouchées. Il y voit, probablement, un effet du souci de faire disparaître une pratique jugée hétérodoxe par le desservant de la paroisse : le grattage des parois du lieu saint, suivi de l'absorption d'une poudre de pierre censée être chargée d'un pouvoir guérissant (voir : SCHWEITZ, 2017).

Aux réticences affichées par ces prêtres plus ou moins modernistes, qui se conjuguèrent avec le souci qu'avaient les instituteurs du même lieu de faire disparaître les traditions religieuses, si ce n'est parfois la pensée religieuse elle-même..., s'ajoutera une certaine *folklorisation* des saints et de leur culte. Ces derniers pourront même être utilisés, par exemple au même titre que les « pierres druidiques », les mégalithes, pour les besoins d'un tourisme populaire toujours avide de traditions pittoresques.

C'est le cas du « saint Greluchon » de Bourbon-l'Archambault qui, jusqu'en 1880, était lui aussi censé guérir les femmes infécondes. Remis en place après un demi-siècle de mise à l'écart, il ne passera plus, si l'on en croit la légende de cartes postales éditées à partir de l'entre-deux-guerres, que pour garantir de « beaux nichons » (CITERNE, 1983, p. 29). Cette grâce, qui pouvait certes tout à fait retenir l'attention des jeunes filles, cette fois en mal de galant, justifiera l'édition d'une carte reprenant le dessin de la stature du saint, accompagné de quelques vers. Il va sans dire qu'elle ne s'adresse plus qu'aux seuls touristes et plaisantins.

Longtemps, les desservants ont dû se garder de retirer de leur église ou des chapelles de leur paroisse des statues de saints, que leurs ouailles s'obstinaient à regarder comme des guérisseurs ou des intercesseurs efficaces. Cette obstination va perdurer tant que n'aura pas été mis en place, au cours du XX^e siècle, un réseau de soignants, tout à la fois accessible par tout un chacun et d'une efficacité thérapeutique mieux reconnue.

La tradition pouvait d'ailleurs donner à penser aux esprits les plus superstitieux que ces petits saints étaient « vengeancieux », pour reprendre un vocable du parler tourangeau, c'est-à-dire susceptibles de se venger, et même d'un prêtre, lorsqu'on leur faisait une quelconque offense.

On connaît un exemple de ce genre de tradition à Chemillé-sur-Indrois (Indre-et-Loire). Dans son église, les parents venaient gratter les joues de la statue en pierre de saint Hugues (l'abbé de Cluny, fêté le 29 avril), en pensant ainsi protéger leurs enfants de la péritonite et les guérir du « carreau » (ballonnement du ventre). La poudre de pierre tirée de cette opération était mélangée à de l'eau et donnée à boire aux enfants. Le curé de la paroisse, désirant faire cesser une pratique qu'il jugeait douteuse, prit sur lui de faire enterrer la statue, d'ailleurs dégradée par cet usage. La mémoire locale rapporte que bien mal lui en prit, car il tomba aussitôt malade, victime de la vengeance du saint, pensa-t-on. Il ne sera, en tout cas, guéri qu'après la remise en place de la statue, et on imagine les conclusions qu'ont dû en tirer les fidèles... (MARÉCHAL, 2010, p. 117).

Plus généralement, on sait que le rejet par les clercs du culte des « petits saints », la condamnation des multiples croyances et pratiques de dévotion qui leur étaient liées, dans le cadre d'un christianisme qu'ils souhaitent épurer et mieux contrôler, vont contribuer à l'éloignement durable d'une partie de leurs fidèles. Cet effet d'éloignement sera d'autant plus sensible qu'il n'y a probablement jamais eu de christianisation en profondeur des campagnes. Rien, en tout cas, qui soit en mesure de s'opposer à des pratiques magico-religieuses qui ont pour objet, non de sauver les âmes, mais plutôt d'obtenir des grâces plus tangibles : éloigner les maladies ou guérir de diverses affections, protéger les récoltes, le bétail et les biens matériels (BOUYSSOU, 2006, p. 39, 48).

Bibliographie

- AUDIN (Pierre), *Les fontaines guérisseuses du centre et de l'ouest de la France, II - Répertoire topo-bibliographique*, thèse de 3^e cycle, histoire, Tours, université François-Rabelais, 1978, tapuscrit.
- BENSA (Alban), *Les saints guérisseurs du Perche-Gouët. Espace symbolique du Bocage*, Paris, Muséum d'Histoire naturelle - Institut d'ethnologie - Musée de l'Homme, 1978.
- BOUYSSOU (Marc), *Réforme catholique et déchristianisation dans le sud du diocèse de Chartres, XVI^e-XVIII^e siècle*, Chartres, Société archéologique d'Eure-et-Loir, 1998, 2 vol.
- BOUYSSOU (Marc), « Du surnaturel au religieux. L'échec de la cléricisation des campagnes dans les anciens diocèses de Chartres et de Blois », *Bulletin de la Société archéologique d'Eure-et-Loir*, 90, octobre-décembre 2006, p. 7-56.
- CITERNE (Guy), « Hauts lieux de la fécondité », *Gavroche. Revue d'histoire populaire*, 10, juin-juillet 1983, p. 27-31.
- COUDERC (Jean-Mary), « Graffiti de Touraine, de France et d'ailleurs. Une nouvelle source historique », in *Mémoires de la Société archéologique de Touraine*, LXXI, 2014.
- DESPLACES (Jean-Louis), avec PÉCHERAT (René), CHARON (Pierre), CLAVIER (Martin), *Le florilège de l'eau en Berry. Fontaines saintes. Fontaines à légendes. Fontaines à vertus du département de l'Indre*, Buzançais, l'auteur, 3 vol., 1980-1986.
- LABONNE (D^r H.), « À travers le Berry. III - Une superstition berrichonne », *Revue des Traditions populaires*, V, 3, 1890, p. 175-176.
- LAPAIRE (Hugues), *Le Pays berrichon*, Paris, lib. Bloud et C^{ie}, 1908.
- LAPLANTINE (François), *La médecine populaire des campagnes françaises d'aujourd'hui*, Paris, Jean-Pierre Delarge éd., 1978.
- LAPLANTINE (François), « Tirer les saints et faire les voyages ; étude de deux pratiques rituelles dans le Bas-Berry aujourd'hui », in [Collectif], *Colloque international : La religion populaire, Paris, musée des Arts et Traditions populaires, 17-19 octobre 1977*, Paris, éd. du CNRS, 1979, p. 221-228.
- MARÉCHAL (Jean-Robert), *Les saints de Touraine. Guérison, légendes*, Chemillé-sur-Indrois, éd. Hugues de Chivré, 2010.
- NOTTER (Annick), *Le culte des saints en Sologne aux XIX^e et XX^e siècles*, Paris, thèse de l'École des chartes, 1981, 2 vol., tapuscrit.
- REGOND (Annie), « La sculpture, un art mobile ? », in REGOND (Annie), CHEVALIER (Pascale), *La sculpture médiévale en Auvergne, création, disparition, et réapparition*, Clermont-Ferrand, Presses de l'université Blaise-Pascal, 2008, p. 17-22.
- ROUGÉ (Jacques-Marie), *Le Folklore de la Touraine*, Tours, Arrault et C^{ie} éd., 1931.
- SAINTYVES (Pierre), « Le culte de saint Greluchon », *Æsculape*, XXII, octobre 1932, p. 269-271.

SCHWEITZ (Daniel), « Regard sur une pratique de la médecine populaire traditionnelle : l'usage de la pierre des statues et tombeaux des saints guérisseurs », *Bulletin de la Société archéologique de Touraine*, LXIII, 2017, p. 35-56.

SCHWEITZ (Daniel), « Un recours pour les femmes en mal d'enfant : saint Greluchon (XVI^e-début XX^e siècle) », in [*Chroniques tourangelles*, 8, Tours, Académie des sciences, arts et belles-lettres de Touraine, 2019, 5 p.](#)

SCHWEITZ (Daniel), « Trois acteurs de la désuétude de la médecine populaire : le médecin, l'instituteur et le prêtre (XIX^e-XX^e siècles) », *Bulletin des Amis du Pays lochois*, 35, 2019, à paraître.

Janvier 2021